

LA VALSE DES RIVALES

SYLVIE WEIL

—

LA VALSE DES RIVALES

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03558-0

Tout compte fait, il n'existe aucune différence tangible entre notre personne réelle et nos divers personnages imaginés intérieurement.

MAX BLECHER

Aventures dans l'irréalité immédiate,
traduit du roumain par Elena Guritanu,
Éditions de l'Ogre

Elle sent plutôt qu'elle n'entend s'approcher les pas rapides, légers. Une odeur de tabac, assez douce, flotte autour de ses narines. Une voix de basse, très rauque, l'appelle, répète plusieurs fois, *doucha, doucha maia*, mon âme... Elle entrouvre les yeux : Alexeï est très pâle. Et laid. Ses paupières sont gonflées, le gris acier des yeux a viré au bleu délavé. Acier mouillé. Ses joues sont blêmes, marbrées de rouge. Elle referme les yeux. Il parle. Il est venu lui annoncer une bonne nouvelle : les moines russes, qui sont ses amis, acceptent qu'elle soit enterrée dans leur cimetière. Elle reposera à l'ombre des bulbes dorés et des grands sapins sombres, tout en haut d'une petite montagne de la Nouvelle-Angleterre. Les chants graves des moines, mêlés à l'odeur de l'encens, s'échapperont par les fenêtres de l'église remplie d'icônes et de cierges pour venir l'envelopper. Son âme en sera bercée,

enivrée, exaltée, si par hasard elle flotte encore dans les parages. Alexeï ira prier sur sa tombe le dimanche, après avoir pieusement baisé les icônes, comme elle l'a vu faire les deux ou trois fois où elle l'a accompagné à l'église. « Ainsi tu peux mourir tranquille », conclut-il de sa voix basse, pressante, intime. Elle est parfaitement tranquille, prête pour la tombe chez les moines russes. Elle est vaguement consciente de sourire à Alexeï. Ensuite elle retourne dans le tunnel clair et paisible où elle est occupée à vivre sa mort.

Et voilà qu'une sorte d'ouragan secoue son tunnel. Quelque part, assez loin, on crie, on s'agite. Plus près d'elle, le crissement désagréable d'une chaise traînée sur le sol lui fait mal aux oreilles. L'ouragan a dû s'écrouler sur la chaise. Karl, évidemment. Odeur de tabac différente de l'autre. À contrecœur elle ouvre les yeux : des épaules larges, une crinière noire, d'immenses yeux noirs oscillent à présent dans son champ visuel. Une grosse marionnette qui se balance et lui donne la nausée. Karl parle très fort, il crie, ce n'est pas à moi qu'il s'adresse, pense-t-elle. Elle saisit des mots, des bribes de phrases essoufflées : « ... nouvel antibiotique...

un ami médecin à New York... suis venu tout de suite... excès de vitesse... failli me tuer... »

L'un organise son enterrement à l'ombre des coupoles dorées, l'autre sa survie grâce à un nouvel antibiotique. Ni l'un ni l'autre ne l'intéresse. Qu'ils se défient, qu'ils croisent l'épée dans les couloirs de l'hôpital, si l'envie leur en prend, ça lui est bien égal. Qu'ils se roulent sur le linoléum dans un corps à corps enragé, qu'ils rugissent de haine. Elle se demande vaguement lequel des deux l'emportera. Karl, grâce à son poids de grand ours pataud, ou Alexei, par la vigueur nerveuse de son corps souple et maigre ? L'ancien zek au regard d'acier est évidemment plus entraîné à la lutte que le musicien new-yorkais.

Dans le semi-rêve où elle plonge à nouveau, elle voit un paysage d'hiver familier, des arbres nus, des branches ourlées de blanc, des buissons ensevelis sous la neige. Un champ enneigé. Au bord du champ, une grande cabane en bois comme il y en a partout dans le Vermont. Deux hommes, les pieds dans la neige, droits, cambrés, élégants, l'un en redingote noire et chapeau haut de forme, chaussures de ville, l'autre, plus mince, vêtu d'une redingote verte, un chapeau de chasse crânement posé sur des cheveux

noirs assez longs, des bottes. Un gros homme emmitouflé, planté devant la cabane, paraît prêt à donner le signal. Les deux pistolets sont tendus à bout de bras par les deux hommes, les deux amis qui sont là pour s'entretuer. À cause d'une femme, bien sûr.

Elle demande :

– Est-ce qu'il l'a tué ?

La voix paisible de l'infirmière lui répond :

– Qui a tué qui ? Mais voyons, personne n'a tué personne. On délire encore un peu, hein ?

Bon. Elle referme les yeux. Non ce n'est pas le Vermont, c'est la Russie de Répine qui a peint une quantité de scènes de duels, toujours le même duel, du reste, celui d'Eugène Onegin contre Lensky. Tout cela n'a aucune importance. Elle dit :

– Je voudrais un camembert.

Personne ne l'a entendue. Peut-être qu'elle n'a rien dit du tout. Elle cacherait son fromage sous le drap et, de sa main libre, en arracherait de temps en temps un morceau, crémeux, salé, délicieux, pour le fourrer dans sa bouche. Elle se rendort. Elle se consacre à la fièvre qui exige toute son attention. L'oreiller est frais contre sa joue brûlante et l'infirmière lui masse le dos

avec une pommade qui sent bon. L'infirmière a les mains douces. Tout est bien.

La voix de l'infirmière parvient jusqu'à elle de temps à autre, fendant les flots de son délire. Elle lui demande si elle a envie de faire pipi. À intervalles réguliers elle lui ordonne de tendre le bras droit, de plier les doigts, de les déplier. Elle obéit sans se donner la peine d'ouvrir les yeux. L'infirmière enfonce une aiguille dans le creux du coude, pour prendre du sang. La main gauche, elle, est immobilisée ailleurs, assez loin. Le goutte-à-goutte que l'on y a fixé, aiguille plantée dans la chair trop mince, fait un peu mal quand elle remue les doigts.

Elle est celle qui a une mauvaise pneumonie. Il lui semble avoir entendu quelqu'un chuchoter : « Pas sûr qu'elle s'en tire... antibiotique... aucun effet... » Elle ne s'est pas sentie concernée. Elle est juste celle qui a une pneumonie. Rien d'autre. Elle se noie paisiblement dans le liquide qui remplit ses poumons.

Dans son lit d'hôpital, elle est seule, seule avec la fièvre qui la possède. Possession exclusive. Vous ne pouvez ni fuir la fièvre, ni lui mentir, ni lui téléphoner pour lui annoncer qu'à votre grand regret il vous est impossible de la recevoir car justement il y a quelqu'un d'autre dans votre

lit en ce moment. Vous êtes fidèle à la fièvre qui, en retour, vous protège, dresse autour de vous des remparts infranchissables et remet à leur place ceux qui s'imagineraient avoir encore quelques droits sur votre personne.

Elle va se rendormir. Le sommeil est délicieux. Paupières closes, elle étend les bras et les jambes. Elle s'étire. Elle aime être seule dans le lit. Elle chasse de son esprit le souvenir du coup de fil qui l'a réveillée à minuit. La voix qui avait tout de suite compris qu'elle chuchotait parce qu'elle n'était pas seule. Tu me prends pour un idiot, criait la voix excédée, furieuse. Elle chasse tout ça. Elle efface, gomme le coup de fil de minuit, la nouvelle désagréable à annoncer à Alexeï. Plus rien. Pas de colère à affronter. N'exister que pour ce matin si paisible. Elle offre son front, ses joues à l'air frais qui pénètre dans la chambre, par le vasistas resté ouvert au-dessus du lit. Bientôt l'air est traversé par l'appel familier de la locomotive, non loin de la maison. Il neige, certainement, car le son est un peu étouffé. Pas besoin d'ouvrir les yeux. Elle aime bien ce petit cri confortable, innocent sifflet d'une autre époque, provenant d'une locomotive qui paraît sortie d'un livre pour enfants et qui, plusieurs fois par jour et pour des raisons mystérieuses,

effectue la navette entre deux vieilles gares en bois, plus ou moins abandonnées mais joliment peintes en rouge. Aujourd'hui, sous la neige, le village aura pris ses allures de carte de Noël, malgré le printemps qui approche.

– Bonjour ! Je t'apporte du thé.

Elle sursaute. Elle n'avait pas entendu Alexeï monter l'escalier. Elle ne s'habituerait jamais à son pas silencieux, à cette façon qu'il a de glisser, en chaussettes, sur le plancher, puis de surgir à côté de vous sans prévenir.

Elle ouvre les yeux, s'appuie aux oreillers, saisit la tasse entre ses deux mains et avale une gorgée. Le thé est trop fort, trop sucré, trop chaud. Alexeï s'est assis sur le bord du lit. Il a déjà pris sa douche. Ses cheveux encore humides plaqués sur son crâne lui font les traits durs. Plus tard, quand ils auront séché, ils formeront à nouveau cette auréole dorée, mousseuse, qui adoucit le visage si maigre aux pommettes saillantes. Les yeux bleus sont amicaux, sa voix caressante.

– *Douchenka*, je sais que tu es encore fâchée. Pardonne-moi. J'avais trop bu, hier. Je comprends que c'est vexant pour toi mais que veux-tu, ma chère, tu vis avec un Russe fou !

Elle se force à avaler, à petites gorgées, le thé noir et âcre malgré le sucre. Le thé lui

brûle l'œsophage. Lui, de plus en plus amical, enchaîne :

– Quel serait ton bon plaisir, aujourd'hui ? Il a neigé. Si nous allions faire du ski ? La dernière fois tu t'étais bien amusée.

Elle voudrait dire quelque chose mais elle est muette. Son cœur bat si fort, si douloureusement qu'elle va s'évanouir.

– Tu m'en veux tant que ça ? Tu ne te sens pas bien ? Tu n'as pourtant pas bu, toi. Qu'est-ce que tu as ?

Elle ne peut plus éviter de répondre. Elle dit, d'une toute petite voix :

– Karl arrive.

– Quand ça ?

Voix soudain rauque, brutale, dressée contre le mince filet, le souffle très faible qui sort de ses lèvres à elle.

– Ce soir.

Les pommettes d'Alexeï se sont marbrées d'un vilain rouge, ses yeux lancent des lueurs métalliques.

– J'en étais sûr. Je sentais que quelque chose de ce genre allait se produire. Tu m'as trahi. Tu lui as téléphoné pendant que j'étais saoul, c'est ta vengeance.

Elle n'ose pas lui dire que la visite de Karl était prévue depuis hier et qu'il a téléphoné à minuit pour confirmer sa venue, tandis qu'Alexeï dormait à côté d'elle, ivre mort. Peut-être vaut-il mieux lui laisser croire à une vengeance, moins blessante pour lui. Il a un rire bref, amer, méprisant. Puis :

– Alors, à quelle heure est-il convenable que je dégage ?

– Rien ne presse. Il n'arrive que ce soir.

Elle dit cela d'un ton léger, celui qu'elle prendrait pour annoncer un rendez-vous chez le dentiste. Elle précise :

– Il va rester un ou deux jours, pas plus. Tu sais bien que ma relation avec Karl n'a rien à voir avec les sentiments que j'ai pour toi.

Il s'agit bien de sentiments. La réponse jaillit de la bouche d'Alexeï comme un jet de bile :

– Notre amour est un chat mort écrasé, jeté au bord de la route.

Les mots vomis tourbillonnent un moment dans ses oreilles, perdent leur force, se diluent, disparaissent. Plus de chat écrasé.

La fièvre vous libère, vous n'avez plus de comptes à rendre à personne. Personne ne peut plus vous accuser de tromperie, de trahison, de mensonge ni de ruse. La vie est lumineusement

simple, désormais vous appartenez à la fièvre,
vous êtes sa compagne irréprochable.

– Je voudrais un camembert.

Murmure la malade.

- Il me semble que la fièvre a baissé, dit Lola.
- Ouf, le pire est sans doute passé, dit Chantal.
- Allez, tu tiens le bon bout, disent-elles d'une seule voix.

Chantal et Lola, les deux compagnes de toujours, sont assises de part et d'autre du lit. Les yeux fermés, la malade voit si bien Chantal assise très droite sur sa chaise, silhouette nette, efficace, professionnelle, vêtue de l'ensemble pantalon-veste en velours côtelé couleur de brique qui lui va si bien. Elle a hâte de retourner corriger ses copies, préparer ses cours. Ce n'est pas quelqu'un qui supporte facilement de perdre son temps.

Lola, elle, ne se bile pas, les pieds sur le lit, sa belle jupe bleue gracieusement étalée autour de ses jambes. Elle a une prédilection pour le genre hippie, elle joue les gitanes, drapée dans son grand châle russe à fleurs rouges. Elle se

mettrait à danser, à faire tourbillonner sa jupe à volants dans la chambre d'hôpital, que ce ne serait pas surprenant. Elle a toujours été passionnée de danse et a longtemps fait partie d'une petite troupe. Récemment elle s'est mise à jouer de la batterie. Elle manie ses baguettes avec dextérité. Elle aime faire du bruit.

La malade se dit que c'est très réconfortant de les savoir là toutes les deux, Chantal et Lola. Elles ne s'entendent pas spécialement bien mais elles sont prêtes à rendre service, chacune à sa façon, ou simplement à lui tenir compagnie durant les instants où elle émerge de son sommeil bienheureux.

« Je sais qu'elles me méprisent, se dit-elle encore, et par moments me détestent. Elles ne s'en cachent pas. Elles me considèrent comme une espèce d'épave. Et aussi comme un pot de colle dont on ne réussit pas à se débarrasser. Elles m'ont affublée de petits surnoms bizarres. Pour Lola, qui aime tout ce qui est italien, je suis la Trovatella. Chantal, éprise de jolis mots anglais – depuis ce que toutes les trois nous appelons “les années William” c'est-à-dire les années où Chantal était mariée à William – m'appelle la Waif, l'enfant perdue. De mon vrai nom elles n'ont que faire. »

C'est Chantal qui dit :

– Nous sommes dans un petit bled du Vermont, tu le sais bien. La France est loin. Il n'y a pas de camembert.

Après un silence, elle reprend :

– Pense donc ! Karl et Alexeï ensemble à ton chevet !

Elle parle comme ça, Chantal, elle aime employer un langage un peu vieillot. Elle trouve ça charmant. La prof, quoi.

– Tu mens, tu inventes, tu délires, dit la malade.

Karl et Alexeï. Il lui semble voir les regards aiguisés comme des lames, les regards coups de poignard, regard gris acier contre regard de velours noir se croisant, se mesurant au-dessus du lit d'hôpital où, sourde et aveugle, elle remontait à la nage le cours de ses rêves.

– Et ils ne se sont pas entretués ! ajoute Lola. Tu as entendu comme nous l'infirmière qui répétait, les larmes aux yeux : « Une scène si belle, si émouvante. Le grand brun plutôt lourd et le blond si maigre, au visage si dur, dans les bras l'un de l'autre. »

– Une scène grotesque, oui, imagine un peu, dit Chantal. Un ton pincé, désagréable, comme

si cette scène ridicule était de la faute de la malade.

Celle-ci ne peut pas s'empêcher de rire, même si ça la fait tousser. Elle n'y croit qu'à moitié, le Russe très chrétien se jetant dans les bras du Juif new-yorkais et, de sa magnifique voix de basse, rendue plus belle encore par les sanglots, prononçant sur un ton à la fois solennel et désespéré, comme seuls en sont capables les Russes : « Elle se meurt. Nous l'aurons tous deux aimée. »

Dire que ça s'est passé à côté d'elle et qu'elle n'a rien vu, rien entendu ! Quel dommage !

– Piqûre !

L'infirmière est entrée d'un pas vif, une seringue à la main. Elle remplit la chambre d'une atmosphère de joie de vivre et de santé. Elle est québécoise. Elle explique :

– Normalement je suis au service maternité, mais quand vous êtes arrivée, vous ne compreniez plus l'anglais alors ils m'ont transférée ici.

Elle enchaîne :

– Vos deux chums de l'autre jour, là, je n'arrête pas d'y penser. J'étais émue, franchement. On n'avait jamais vu pareilles démonstrations dans cet hôpital, le grand brun, pataud comme un ours mais agréable à regarder, soit dit en passant, bien bâti, des yeux magnifiques, et le petit blond si maigre et

si nerveux, tous les deux en larmes. Les gens sont plutôt réservés, ici en Nouvelle-Angleterre. Froids, même. Anglo-saxons, pour tout dire.

– Comme j’aurais voulu voir ça, murmure la malade.

Chantal ne rit pas.

– Eh bien, moi pas. Je serais morte de honte.

Lola dit :

– Toi qui aimes la littérature, Dostoïevski, Balzac et tutti quanti, tu devrais être émerveillée, au contraire. Une scène aussi touchante dans une chambre stérile et quelconque d’un petit hôpital de Nouvelle-Angleterre.

– J’aime la bonne littérature, pas le mélodrame, réplique Chantal.

Le ton tranchant qu’elle prend parfois. Définitif. Tout en parlant, elle tapote et lisse un peu la couverture du lit. Chantal est une personne qui aime l’ordre.

C’est bien sûr Lola qui lance :

– Alors notre cher Alexeï veut t’offrir une jolie tombe chez ses moines ? Il te doit bien ça. Mais tu n’en auras pas besoin.

Les journées d’hôpital sont longues, on a tout son temps. Le temps d’évoquer des souvenirs d’enfance, par exemple. Lola, plus détendue que Chantal, dit à la malade :

– Nous remontons loin toi et moi. Tu te rappelles ? Deux petites filles sur un bateau qui allait de Rio à New York. Tu étais appuyée au bastingage, fascinée, hypnotisée par les vagues qui se brisaient, les rouleaux d'écume blanche contre la coque noire du bateau. J'étais venue me mettre à côté de toi. São Paulo me manquait déjà. Je voulais devenir *empregada*.

La malade ferme les yeux.

– Tu adorais ta bonne. Edite. Je me souviens. Mais raconte. J'aime quand tu racontes.

– J'avais une brosse, une pelle, un balai à ma taille et je suivais partout ma chère Edite. Je balayais, je frottais, j'astiquais. Entre deux coups de balai, elle m'apprenait à danser la samba. Je n'aimais pas spécialement la propreté, mais Edite jouissait d'une *casa de empregada* à elle toute seule, au fond du jardin. À cinq ans j'enviais sa liberté ! Elle avait un *namorado* qui était cordonnier. Elle en avait sans doute plusieurs mais je ne me souviens que du cordonnier parce qu'il me fabriquait des sandales rouges.

– Tu étais toujours habillée en rouge.

– C'est pourquoi je ne suis jamais allée au jardin d'enfants à São Paulo. On avait voulu m'inscrire et j'avais passé deux jours à l'essai. Comme il s'agissait de m'acclimater, de m'appriivoiser, la

directrice avait permis que je garde mon tablier à carreaux rouges et blancs. Mais à la fin du deuxième jour, elle avait annoncé que dès le lendemain je devrais paraître vêtue du tablier réglementaire à carreaux bleus et blancs.

J'ai dit : « Non, moi je porte un tablier rouge. » Je les revois tous autour de moi, parents, grands-parents, et même Edite : « Tu t'es amusée, tu as aimé faire de la peinture et des découpages et danser la ronde avec les autres petites filles ? »

Je répondais : « Oui. – Alors tu mettras le tablier bleu ? – Non. » J'ai tenu bon. Jusqu'à ce qu'ils décident de me fiche la paix. Je suis retournée tranquillement faire le tour du jardin sur mon tricycle et passer mon petit balai-brosse sur le carrelage du perron.

La malade connaît tout ça par cœur mais elle écoute avec plaisir. Il lui semble souvent qu'elle est née au milieu de l'océan Atlantique, au moment où le bateau traversait « la ligne » c'est-à-dire l'équateur, au moment où elle hurlait de terreur parce que des diables peinturlurés faisaient mine de scier la jambe de sa mère.

– Quelle petite peureuse tu faisais ! dit Lola, je te revois encore, tu pleurais à fendre l'âme, alors que tout le monde s'amusait. Et puis tu as fini par te calmer, je t'ai entraînée et nous

sommes allées danser la samba avec les matelots déguisés en diables. Je t’endors ?

– Pas du tout. Je pensais que tu as toujours aimé danser. Et aussi que je n’ai su que bien plus tard comment tu t’appelais.

Oui, une petite peureuse, pense encore la malade, une mauviette née pendant ce voyage, petite épave emportée, ballottée par ce sillage si blanc se renouvelant sans fin dans l’océan si bleu. Née sur ce bateau où elle errait à la recherche de son frère, sachant bien qu’elle ne le trouverait pas, puisqu’on l’avait renvoyé en France.

On lui disait pourtant qu’elle avait cinq ans.

– Et nous, tu te rappelles comment nous nous sommes rencontrées ? demande Chantal.

– À l’école communale de filles de la rue Saint-Jacques. Nous avions sept ans.

Elle se revoit dans la cour de l’école, entourée par des filles qui se moquaient de son nom « pas français », de son manteau « pas français », de ses chaussures, enfin de toute son allure de gamine venue d’ailleurs.

Chantal aussi avait des vêtements venus d’ailleurs, un nom qui ne faisait pas français. Mais elle était presque toujours première et ça lui donnait de l’autorité. À sept ans, elle voulait déjà devenir maîtresse d’école.

– Je t’ai prise sous ma protection, dit Chantal, je t’ai entraînée dans les rondes et les jeux. Les filles ont constaté avec surprise que tu courais très vite et que tu n’avais pas ta pareille pour lancer un ballon.

– Les filles, je les revois. Elles disaient que tu étais « fière » et même prétentieuse. C’était leur mot : prétentieuse. Je voulais te défendre, leur dire que ce n’était pas vrai, mais je ne savais pas comment leur expliquer.

– Elle te protégeait mais toi, tu n’étais pas capable de la défendre. Tu as toujours été d’une couardise exemplaire, marmonne Lola.

L’infirmière québécoise revient, armée d’une nouvelle seringue. Elle dit :

– Vous voilà tirée d’affaire, apparemment. Vous allez pouvoir vous remettre à parler anglais et moi, demain, je retourne à la maternité.

Tirée d’affaire, peut-être, mais elle n’a aucune envie de se réveiller. Elle va se rendormir en imaginant Karl et Alexeï pleurant dans les bras l’un de l’autre : une vision réjouissante qui n’a pas fini de la faire sourire.

– Au fait, dit l’infirmière qui s’apprête à quitter la chambre, il y a un William qui a téléphoné pour avoir des nouvelles. Il paraissait inquiet.

La malade est surprise.

– William, vraiment ? Ça, c'est gentil.

– Non, c'est normal, dit Lola. Au fait, on sait où il est, William ? Il aurait pu venir rejoindre les deux autres et prendre part à la petite scène si touchante. Il ne manquait que lui.

– William a toujours eu un faible pour toi, même s'il s'en défendait, tu le sais bien, dit Chantal d'un ton peu aimable. Tu croyais qu'il te détestait, qu'il te trouvait insupportable, mais tu te trompais. Les hommes aiment ton côté fragile et paumé. Ça les flatte. Ils sont comme ça.

– C'est moi qu'il n'aimait pas, dit Lola. Superficielle, apolitique. Cynique.

– Elles sont loin, les années William, dit Chantal.

« Pas si loin que ça », pense la malade en se rendormant.

– Aujourd’hui la compote de pommes sera bleue, a déclaré Mme T. et elle a ri de son petit rire de bon ton, mousseux à force d’être léger.

– Ah ! Vous relevez mon défi !

Chantal riait, elle aussi, du même petit rire juste assez enjoué pour ne pas être fade, ce petit rire qu’elle s’était dépêchée d’apprendre, si convenable et utile en toutes circonstances. Elles étaient dans la grande cuisine de la maison familiale, occupées à faire de la compote de pommes. Chantal et sa belle-mère. La mère de William. Le même visage fin que son fils, le même tempérament plutôt gai sous lequel perçait, de temps à autre, un côté coléreux. C’était par un bel après-midi d’automne, dans une banlieue cossue de Philadelphie. Les fenêtres donnaient sur la terrasse qui, elle, donnait sur une pelouse parfaitement entretenue. Sur la terrasse, des fauteuils étaient disposés autour d’une table basse. En fin

d'après-midi ils se retrouveraient tous là pour boire le traditionnel gin-fizz. Les bulles picoteraient les visages. Quelqu'un ferait remarquer que les feuilles du chêne, l'immense et robuste chêne planté vers 1685 par William Penn en personne, selon la légende familiale, commençaient à jaunir.

Mme T. avait l'habitude de mettre de la couleur dans ses compotes. De la couleur végétale inoffensive, bien sûr, pas du tout mauvaise pour la santé. « Une compote rouge, c'est tellement plus gai, plus appétissant », disait-elle. « Et pourquoi pas bleue ou verte ? » avait demandé Chantal, la veille, au dîner, histoire de taquiner sa belle-mère. Et voilà que celle-ci prenait sa revanche. Une revanche bien innocente. Elles riaient toutes les deux à présent du même joli petit rire, emplissant la cuisine d'une sorte de mousse très légère.

– Ces messieurs vont être surpris, a dit Mme T.

– Il faut que je fasse une photo pour envoyer à mes amies françaises. Elles seront franchement épatées, a dit Chantal.

Complicité, simplicité, bonne humeur.

Et voilà que tout à coup, les yeux sur la compote qui vire au bleu, Chantal a demandé à sa belle-mère si elle ne s'était jamais recroquevillée

dans un placard. « Pour pouvoir crier, hurler à votre aise, par exemple. » Elle l'a regretté aussitôt. Pourquoi, pourquoi cette question stupide ? Chantal était incapable de se l'expliquer à elle-même. Sa belle-mère allait la croire folle. Craindre pour son fils. Recroquevillée dans un placard ? Pour crier ? Grotesque. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

C'était sans doute à cause des épluchures de pomme qui se recroquevillaiement sur l'assiette. Chantal avait pensé à ce mot, tout simplement, pas besoin de chercher plus loin. Ou bien était-ce un mauvais rêve, très vite oublié, qui lui était revenu soudain, un cauchemar où elle se trouvait, elle, Chantal, « recroquevillée » dans un placard ou une penderie ? Est-ce que l'espace d'un instant elle s'était imaginée elle-même une pauvre épluchure vide et recroquevillée ? Pour ensuite poser cette question ridicule et tellement déplacée, surtout dans son nouveau contexte familial où il y avait des mots qui convenaient et des mots qui ne convenaient pas.

Chantal se disait souvent, depuis son mariage avec William deux ans auparavant, qu'elle vivait une aventure littéraire. Elle était prof de lettres, elle s'intéressait au vocabulaire. Et voilà qu'il lui fallait apprendre un nouveau vocabulaire. Il

ne s'agissait pas simplement de perfectionner son anglais, mais aussi d'acquérir le langage qui, dans une certaine mesure, construisait et définissait le monde dans lequel elle vivait désormais. Elle avait l'impression d'être passée, comme Alice, de l'autre côté du miroir. Il existait des mots très intéressants pour décrire les sentiments qu'il était convenable d'éprouver dans ce nouveau monde où elle débarquait : par exemple il était convenable de rester *cheerful*, autant que possible. La bonne humeur, le sourire étaient de rigueur. Avoir froid était permis mais les basses températures devaient être affrontées avec bonne humeur et définies comme *invigorating*, revigorantes. Seul un blizzard jugé meurtrier pouvait justifier la tentation de rester chez soi, les pieds enfoncés dans des pantoufles fourrées, à savourer un bol de chocolat chaud. La belle-mère de Chantal était une femme énergique, tout entière dans l'action. Ses journées étaient chargées. Elle était à la tête de plusieurs œuvres caritatives, dont un foyer pour mères célibataires. Elle militait dans des organisations politiques féminines et déceimment féministes. Enfin elle était la maîtresse du petit rire qui avait tant impressionné Chantal dès leur première rencontre, et qui jaillissait quand elle était obligée d'effleurer

un sujet risquant de n'être ni *cheerful*, ni *invigorating*, encore moins *inspiring*. Le puissant petit rire qui balayait les mots gênants, et pas seulement les mots : des phrases, des pages entières.

Tandis que Chantal se demandait comment rembobiner le film, effacer sa question absurde, sa belle-mère la regardait d'un air stupéfait, un peu inquiet. Elle pensait évidemment qu'il s'agissait d'une blague. Une blague bizarre, de mauvais goût.

– Recroquevillée ? Non, ce n'est pas vraiment le genre de choses qui me viendrait à l'esprit. Et quand j'ai une raison de crier, après l'un de mes enfants, par exemple, je ne me gêne pas !

Et le petit rire. Celui qu'elle avait quand elle disait de l'une de ses femmes de ménage : « La pauvre, à la suite de cette horrible maladie, son mari est devenu un parfait légume ! » Mais Chantal pouvait encore se rattraper. Vite, vite, elle aussi, le petit rire dont elle commençait à comprendre le mode d'emploi.

– Non, bien sûr, je dis n'importe quoi.

Chantal a versé de grandes louchées de compote bleue dans le joli compotier de porcelaine à fleurs roses que lui tendait sa belle-mère. Ensuite elle a ouvert le placard – peint en vert pâle – et en a sorti les grands verres pour les gin-fizz.

Elle les a placés un à un, soigneusement, sur le plateau d'argent réservé à cet usage.

Il ne s'était rien passé. Rien du tout.

Deux ans. Déjà.

Chantal qui s'ennuyait à Laon, où elle avait été nommée après l'agrégation, avait accepté un poste au lycée français de New York. Elle ne gardait pas un bon souvenir de Laon, où les seules distractions qu'elle avait trouvées étaient, dans cet ordre, les séances chez le coiffeur, les visites aux chauves-souris dans la célèbre cathédrale et les réunions syndicales.

À New York elle vivait dans une sorte de foyer que les gens du quartier appelaient « The Wages of Sin ». Le salaire du péché. Les propriétaires, qui appartenaient à une secte mystique très active, avaient fait peindre en blanc tout un grand mur sans fenêtres qui dépassait de plusieurs étages les immeubles voisins, pour y représenter une page de Bible où étaient inscrits, en énormes caractères gothiques : *The Wages of Sin is Death*. L'établissement était lugubre,

bourré d'immigrés et de marginaux de toutes provenances, candidats à la réussite américaine comme au suicide. Des odeurs de graisse et de curry bon marché collaient aux murs, des individus plus que glauques rôdaient jour et nuit dans les couloirs, les punaises de lit croissaient et se multipliaient, les suicides étaient des événements à peine remarqués. Si le suicidé avait choisi le gaz, la sinistre odeur de gaz s'ajoutait à celle du curry. On emportait le cadavre, le plus discrètement possible, au milieu de la nuit. L'odeur s'attardait quelques jours.

Dans ces conditions, Chantal n'aimait pas beaucoup New York. Elle ne regrettait pas Laon, mais la France lui manquait cruellement. Elle se demandait souvent ce qu'il lui avait pris d'être allée s'exiler chez les barbares. Elle a décidé de suivre des cours du soir à l'université Columbia. C'est ainsi qu'elle a rencontré William. Joli garçon mince, avec un côté gamin, une grande mèche auburn, brillante et lisse, peignée sur le côté, il faisait très Anglo-Saxon dans sa chemise de flanelle à carreaux rouges et noirs. William était issu de ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie américaine : des ancêtres arrivés sinon sur le *Mayflower*, du moins sur un bateau qui lui ressemblait en plus chic, et l'avait suivi de peu.

Il parlait un anglais élégant, doux à l'oreille, presque britannique. Après des études dans d'excellents établissements privés, il préparait un doctorat de littérature française et parlait non seulement un anglais raffiné mais aussi, et c'est ce qui d'emblée avait séduit Chantal, parfaitement le français. Après leur cours d'allemand, ils allaient dans un café et discutaient de littérature. Ils aimaient Proust. William disait qu'il aimerait vivre en France.

Très engagé dans la vie politique de son pays, il avait passé deux étés en Alabama, à enseigner dans une université noire. C'était montrer du courage. Les Blancs du Sud n'étaient pas tendres avec les « hippies » du Nord qui venaient leur donner des leçons de vie.

Et voilà que Lola, inopinément, était venue rejoindre Chantal aux Wages of Sin. Elles avaient partagé une chambre à Paris durant leurs années de fac, mais Lola s'était abstenue de venir voir Chantal à Laon, trouvant cette ville vraiment trop ennuyeuse. C'était une jeune femme assez bohème qui, sans poursuivre de but précis, avait l'intention de se promener un peu à New York à la recherche d'une vocation, d'une aventure, d'un nouveau *boyfriend*. Cette absence de but inquiétait Chantal qui se faisait une idée assez

conformiste de la vie. Contrairement à Chantal, Lola trouvait très amusants les *Wages of Sin*, qui lui paraissaient emblématiques d'une certaine Amérique. Le soir elle aimait descendre regarder un groupe de vieilles femmes, membres d'une secte bizarre, qui se réunissaient dans le hall d'entrée du foyer. Vêtues de longues chemises de nuit blanches, cheveux gris dénoués, bras tendus vers le ciel dans un état de quasi-transe, elles chantaient et invoquaient Jésus.

Un dimanche, elles étaient allées ensemble, Chantal et Lola, déjeuner chez William. Le studio de celui-ci, d'une propreté irréprochable et où rien ne traînait, le bureau bien rangé, les stylos exactement parallèles, les papiers disposés en piles régulières, tout cela avait paru à Lola attendrissant mais ridicule. Chantal était enthousiasmée.

Le printemps venu, William a proposé à Chantal des pique-niques à Central Park. Il faisait très bien les sandwichs, des sandwichs américains, de pain de mie, avec juste assez de moutarde et de mayonnaise. C'étaient des moments délicieux, ces pique-niques sous les grands arbres dont le feuillage commençait juste à pointer. Les cerisiers, les magnolias étaient en fleurs. William était gai, poli, de bonne humeur,

il n'oubliait jamais la nappe, les serviettes en papier, une couverture pour s'asseoir ou même s'allonger sans être dévoré par les fourmis, une bouteille de vin français, le tire-bouchon. Le monde de William était ainsi : clair, net, bien organisé, de bon ton sans être jamais prétentieux.

Ils rentraient chez lui prendre le café. Il mettait un disque. Chantal connaissait peu les chanteurs populaires américains. William aimait particulièrement Aretha Franklin. Chantal avait aussitôt été conquise par cette puissante voix de femme chantant la douleur d'aimer, la douleur de vivre, la douleur tout court. William, tout son corps gagné par le rythme et aussi par la ferveur qu'inspire le Gospel, dansait, frappait dans ses mains, se laissait aller, « tombait » sa raideur de jeune WASP trop bien élevé, comme il l'aurait fait d'un vêtement trop guindé pour la circonstance.

Après leur première nuit ensemble, après le café préparé par William et ne ressemblant en rien à l'eau de vaisselle que les Américains appelaient café, après les toasts parfaitement beurrés, les confitures délicieuses, William, l'air plus gamin que jamais, la brosse à dents dans une main, le tube de dentifrice dans l'autre, a déclaré

en riant : « Il nous faut décider tout de suite si nos enfants iront à Yale ou à Harvard ! »

Bientôt William a jugé que le moment était venu de présenter Chantal à ses parents. Quels parents ! Chantal n'en avait jamais rencontré de pareils ! Ils transportaient partout avec eux leur monde, un monde élégant mais sobre, et surtout solide. Cette solidité était ce qui charmait le plus la jeune femme qui pensait qu'elle-même était née et avait toujours vécu sur des sables mouvants. Le père grand et droit, digne sans raideur, un sourire discret, un peu de travers, la mère polie, distinguée, jolis cheveux blancs coiffés sans prétention, émettant par moments un petit rire perlé, si quelque chose lui paraissait bizarre ou un peu osé. Ils respiraient l'un et l'autre la certitude d'être toujours à leur place. Chantal était émerveillée. Entrer dans un restaurant avec ces parents-là, marcher avec eux d'un pas tranquille, assuré, vers la table réservée d'avance. Les voir commander les plats avec une autorité courtoise, jamais arrogante ! Ils pratiquaient avec raffinement l'art du petit mot aimable, du petit compliment qui fait plaisir à tous sans rien coûter à personne. Quelle différence avec ses parents à elle, avec leurs perpétuelles allures de réfugiés, sa mère qui prenait un air suppliant

comme si elle craignait de ne pas mériter qu'on lui donne le sel, le poivre ou un verre d'eau, tandis que son père traitait d'idiote la serveuse qui tardait à apporter un plat.

Chantal est tombée amoureuse des parents de William.

L'avant-veille du mariage, Lola, la compagne des années de liberté, l'impertinente Lola, organisatrice de chahuts très amusants au lycée et de rébellions dans le foyer de jeunes filles du Quartier latin où elles avaient vécu deux ans, suppliait encore Chantal de s'enfuir.

– Va-t'en, va n'importe où, romps tout de suite, enfuis-toi, repars avec moi en France, allons faire le tour du monde. Allons en Israël, ça fait tant d'années que nous avons envie d'y aller, toi et moi.

– En Israël ? Tu n'y penses pas. Il y a la guerre. Tu veux aller te battre ?

– Mais non, la guerre d'usure avec l'Égypte, comme elle s'appelait, est terminée, tu le sais bien, ils sont en train de signer une trêve. De toute façon, ça se passait à la frontière. Ce serait beau d'y aller justement maintenant. Pense donc, Jérusalem, les remparts, le Mur

des Lamentations... Nous pourrions passer l'hiver dans un kibboutz, notre rêve quand nous étions étudiantes, tu ne te rappelles pas ? Nous voulions aller cueillir des oranges dans un kibboutz.

– Nous avons dix-neuf ans.

Lola comprenait à l'air buté de Chantal qu'elle se fatiguait pour rien, mais elle ne voulait pas abandonner la partie, elle lutterait jusqu'au bout.

– Ce mariage si convenable, de quoi mourir d'ennui !

– Pas du tout. C'est exactement ce que je veux.

– Tu veux des draps, des assiettes, des soupières ? Quand je songe qu'il y a à peine plus de deux ans nous faisons la révolution, c'était Mai 68, tout allait changer, nous passions nos nuits aux Beaux-Arts à sérigraphier des affiches...

– William aurait participé à toutes les manifs, tu peux en être sûre.

Lola, consternée, désespérée, regardait Chantal jouer à la petite mariée, ouvrir des cadeaux, admirer les draps bien blancs, la vaisselle danoise, l'argenterie scandinave. Elle dénouait

des rubans, entrouvrait des cartons pour découvrir, enfouis dans des nids de paille ou de papier de soie, des verres de cristal, des vases en argent enveloppés dans du velours, des saladiers lourds et lisses, des cocottes, des cafetières.

– Tu te rends compte à quel point tu es ridicule ? Tu contemples tes trésors comme une gamine qui vient de recevoir un nouveau ménage pour sa poupée.

– Cela n’a rien de ridicule. Après des années passées à boire et manger dans des bols en matière plastique et des assiettes dépareillées, je suis heureuse de m’installer. Normal, non ?

– On n’épouse pas un homme parce qu’il est bien élevé – beaucoup trop bien élevé, à mon avis...

– Justement je ne te le demande pas, ton avis, je le connais par cœur, interrompait Chantal.

– Je te le donne quand même. On n’épouse pas un garçon parce que sa chambre est en ordre, que ses parents ont de merveilleuses manières de table, et que de temps en temps il « groove » comme disent les hippies américains, en écoutant Aretha Franklin, répétait Lola, désolée de voir Chantal se précipiter tête baissée vers ce mariage si convenable.

Perfide, elle ajoutait :

– Et je te rappelle que leur Country Club si accueillant, si distingué, la piscine si bien aménagée, sans la moindre vulgarité, où tu aimes tant aller te livrer à des exercices aquatiques en compagnie de ta future belle-famille, n'admettrait jamais comme membres des gens comme nos parents. Ha ! Tu en fais une tête ! Cette fois, je sens que j'ai marqué un point !

Mais Chantal s'était tout de suite reprise.

– Je n'emménage pas dans le Country Club. William est un intellectuel, nous avons les mêmes goûts. Et j'aime quand il danse en écoutant Aretha Franklin.

– Oui, mais moi, s'il me prenait l'idée saugrenue de me marier ici – et ç'aurait été plus logique que ce soit moi qui épouse un Américain – je choisirais un hippie, un vagabond qui aurait une belle voix, genre Bob Dylan.

– Bob Dylan ne te regarderait même pas.

– C'était juste un exemple.

Écœurée, Lola avait quitté New York le soir même. Chantal n'avait pas essayé de la retenir. Au contraire, ce départ l'arrangeait. Elle pourrait se consacrer tout entière à sa nouvelle vie sans avoir à se soucier des regards réprobateurs et

des commentaires ironiques de la rebelle Lola. Celle-ci avait disparu de la circulation. Elle n'avait pas assisté au mariage de Chantal et de William.